U d'/of OTTAWA
39003005719637

1 7 1953

POURQUOI

LE ROMAN IMMORAL EST-IL A LA MODE?

ET

Pourquoi le roman moral n'est-il pas à la mode?

MÊME COLLECTION

DU MÊME AUTEUR

L'Esprit chrétien et les Affaires *(60)* . 1 vol.

La Théorie du Bonheur *(271)*..... 1 vol.

La Jeune Fille et l'Evolution moderne *(361)* 1 vol.

Ce que le Christianisme a fait pour la Femme *(64)*..... 1 vol.

CONTESTIN (G.) — **Le Matérialisme et la Nature de l'Homme** *(97)*..... 1 vol.

KIRWAN (C. de). — **L'Animal raisonnable et l'Animal tout court,** *Étude de physiologie comparée (20)*..... 1 vol.

— **L'Homme animal et l'Homme social,** *d'après l'école matérialiste (143)*.... 1 vol.

LAMINNE (J.). — **L'Homme d'après Haeckel** *(367)*..... 1 vol.

Questions philosophiques

POURQUOI LE ROMAN IMMORAL EST-IL A LA MODE?

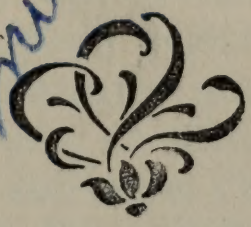
ET

Pourquoi le Roman moral n'est-il pas à la mode?

Étude sociale et littéraire

PAR

G. d'AZAMBUJA



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME, 4
1908

Reproduction et traduction interdites.

UNIVERSITAS O.M.I.

Z
659
.A9P
1908

POURQUOI
LE ROMAN A LA MODE EST-IL IMMORAL ?
POURQUOI LE ROMAN MORAL N'EST-IL PAS A LA MODE ?

I. — Constatation du fait

Les romanciers malhonnêtes ont-ils le monopole du talent ? Répondre affirmativement à cette question serait admettre un bien curieux miracle. Lorsqu'il pleut sur des milliers de jardins, il serait étrange que la pluie évitât le jardin des honnêtes gens pour n'arroser que les plates-bandes des coquins. Les uns, en réalité, recevront l'eau du ciel comme les autres ; et l'arrosage obtenu par ces deux catégories de jardiniers sera proportionnel à la superficie respective de leurs jardins.

Tous les dons naturels, en d'autres termes, peuvent et doivent se trouver chez les catholiques, aussi bien que chez ceux qui ne le sont pas. On nous dira qu'il peut y avoir des désertions, et que de jeunes catholiques, ornés de remarquables dons naturels, passent assez souvent dans le camp libre-penseur, où la moralité devient un bagage peu gênant. Nous en convenons sans difficulté,

mais il reste à expliquer, précisément, pourquoi ces désertions se produisent, et quelle attraction particulière entraîne plus d'un auteur chrétien loin de tous ceux qui l'ont vu grandir, qui l'ont élevé, qui ont même aidé au développement de cette intelligence brillante, sans prévoir qu'elle se retournerait contre eux.

C'est malheureusement un fait. Ceux que l'on surnomme les maîtres du roman français, ceux dont on parle, dont on sait le nom, dont on cite les œuvres sans crainte de s'entendre dire : « Qu'est-ce que cela ? » ceux dont la notoriété est devenue un fait incontestable pour ceux-là mêmes qui la déplorent, — sont en même temps des écrivains dont la morale ne saurait approuver les peintures, et, qui, tous ou presque tous, ont cru devoir sacrifier plus ou moins la décence sur cet autel de la mode autour duquel ils ont recruté leurs adorateurs.

A l'heure qu'il est, il suffit d'entendre dire dans un salon bien informé ou de lire dans une feuille boulevardière : « Tel roman est le roman à la mode », pour être à peu près sûr d'avance qu'il y aura quelque chose d'immoral. Le sujet, d'ordinaire, varie peu, bien que les auteurs se battent les flancs pour donner toujours l'illusion du rare et de l'inédit. C'est toujours le mauvais ménage, avec les conséquences de sa désorganisation, c'est-à-dire les intrigues illégitimes qui portent atteinte au nœud conjugal. Un auteur se croirait gravement compromis, sans doute, s'il entreprenait de broder sur un autre canevas, et il est à

présumer que cette idée révolutionnaire n'entre seulement pas dans son cerveau. On dirait que ces fournisseurs intellectuels sont tenus par un cahier des charges et qu'au premier rang de ces dernières figure l'obligation de scandaliser son prochain. Si d'aventure quelque romancier hors de pair s'écarte du type légal, et se laisse aller à amplifier d'après une conception fantaisiste, il doit au moins se rattraper sur un épisode, qui prouve son indépendance en matière de mœurs. L'épisode de l'odalisque, dans *Tartarin de Tarascon*, et celui de la nihiliste russe, dans *Tartarin sur les Alpes*, sont là uniquement pour témoigner de la docilité de Daudet envers la règle susdite. Qu'aurait-on dit, si tout le roman s'était déroulé sans aucun hors-d'œuvre de ce goût ?

On eût dit que le roman était « bébête ».

« Bébête », c'est le mot. Un mot terrible. Trois syllabes qui contiennent la condamnation sommaire et sans appel de tous les romans honnêtes, et qui terrifient préventivement tous ceux qui pourraient être d'humeur à les admirer. Autant, en effet, le roman immoral est à la mode, autant celui qui respecte les bonnes mœurs végète dans une sphère toute spéciale de silence et d'obscurité. *Ça ne compte pas*, ça n'existe pas, on l'ignore, ou on feint soigneusement de l'ignorer. Le nom même de l'éditeur chrétien qu'on peut lire au bas de la couverture de ces volumes constitue, auprès du public mondain et lettré, une recommandation négative. On se rendrait ridicule, dans certains milieux, si l'on se permettait

quelque allusion à un roman publié dans une de ces *caves*. Le romancier catholique aura beau dépenser des trésors de talent, écrire des pages charmantes, inventer d'originales situations. Personne, dans le monde qui dispense la gloire, ne s'en doutera et ne lui en saura gré. Ah ! s'il passait dans l'autre camp !... Il ne lui faudrait peut-être pas longtemps pour passer grand homme.

Toujours est-il que l'étranger, jugeant par les dehors, et n'accordant son attention qu'aux renommées les plus brillantes, ne connaît guère du roman français que les échantillons les plus malsains. C'est cette catégorie de productions qui alimente presque exclusivement notre exportation littéraire. Mais c'est aussi ce qui ruine la réputation de notre littérature dans l'opinion des pères de famille de bien des pays. Le *Radical* se plaignait dernièrement que, dans certaines familles danoises, les parents avaient interdit à leurs enfants la lecture de tout roman français. L'universalité de cette défense était sévère, mais à qui la faute, sinon à cet engouement exclusif que l'on a chez nous pour le roman corrupteur, et au silencieux dédain que l'on professe pour toute œuvre qui essaie de remonter le courant ? Ces mêmes parents danois avaient décidé que la lecture des romans français serait remplacée par celle des romans anglais. Comment expliquer cette préférence, sinon par la notoriété qu'ont acquise, de l'autre côté de la Manche, des auteurs qui savent amuser lecteurs et lectrices sans alarmer leur pudeur ?

Le mal est donc bien établi. Il s'agit maintenant

de l'expliquer, et c'est ce que nous allons essayer, dans la mesure du possible.

Voyons, en d'autres termes, pourquoi ceux qui corrompent en amusant ont chez nous la partie si belle, et pourquoi, au contraire, de si rudes obstacles se dressent devant les auteurs honnêtes qui aspirent à une légitime notoriété.

II. — La grande force du roman immoral

Il faut tenir compte, tout d'abord, d'un avantage inhérent à l'immoralité elle-même, c'est-à-dire la faculté qu'elle a de délecter l'homme faible ou vicieux par les moyens qui lui sont propres, en éveillant, par certaines peintures, les plus mauvais instincts du cœur humain. L'homme d'affaires sans scrupules a plus de moyens de s'enrichir que n'en a le commerçant consciencieux, puisqu'il dispose des mêmes moyens que celui-ci, et, en outre, de certains autres dont son concurrent ne peut user. De même, le romancier corrupteur qui a du talent peut séduire les lecteurs par deux moyens à la fois : son mérite littéraire, et l'attrait malsain du sujet sur lequel s'exerce ce talent. En admettant même, par exemple, que celui de Zola soit très grand — ce qui est contesté par de sérieux critiques, cela ne suffirait pas à ex-

pliquer la vente énorme de ses ouvrages. Evidemment, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ceux qui le lisent, pour le moins, cherchent dans ces pages dégoûtantes autre chose qu'un régal littéraire, et le même talent ne leur aurait rien dit s'il s'était appliqué à embellir des sujets décents. La vérité que nous constatons ici est tellement évidente qu'il est inutile d'insister.

Mais cet avantage de la littérature immorale existe dans tous les pays et dans tous les temps. Il ne suffit donc pas à expliquer le triomphe particulier de celle-ci dans notre France contemporaine. Si le penchant que nous venons d'analyser est une force qui agit toujours et partout dans le même sens, il n'en est pas moins vrai que d'autres forces, plus ou moins grandes selon les sociétés, peuvent lui faire obstacle, et, en certaines circonstances, la réduire absolument à néant. Il faut croire que ces obstacles n'existent pas chez nous au même degré qu'ailleurs, et que les auteurs disposés à corrompre le public jouissent dans notre pays, tristement privilégié à ce point de vue, de facilités singulières, qu'ils chercheraient inutilement dans d'autres milieux.

III. — Le « milieu » ou prospère le roman immoral

C'est qu'en effet les auteurs, quels qu'ils soient, ne peuvent réussir que s'ils répondent, par le caractère de leurs ouvrages, aux *desiderata* déclarés ou latents de leur milieu. Un marchand de cidre n'aurait guère de chances de réussir dans un pays où tout le monde est habitué à boire du vin. Une maison de nouveautés qui mettrait en vente des objets démodés ou contrecarrant les fantaisies connues de la clientèle, risquerait de garder son stock et de voir s'enfuir les acheteurs. De même, les écrivains, qui sont après tout les fournisseurs intellectuels des hommes parlant la même langue qu'eux, ont à compter avec les goûts de ceux-ci, et ils ne peuvent devenir célèbres que si leurs écrits répondent aux aspirations d'un assez grand nombre de lecteurs. S'il est faux de considérer l'écrivain comme le produit nécessaire de son milieu — et en cela la thèse de Taine est excessive — il est parfaitement vrai que, étant donné un homme qui use librement de ses facultés pour écrire tel ou tel ouvrage, et une société où l'ensemble des actes libres a eu pour résultante tel degré d'élévation morale ou de corruption, il est logique et naturel

que le livre ait d'autant plus ou d'autant moins de chance de réussir qu'il flatte ou contrecarre davantage l'état d'âme de la génération qui le lit. Un Voltaire n'aurait jamais « percé » au XIIIe siècle, et le XVIIIe, très probablement, n'aurait pas fait un succès à l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Ceci posé, il faut absolument qu'il existe, dans la société française contemporaine, des éléments capables d'assurer la vogue des romanciers malhonnêtes. Il y a là un « milieu » très important et très influent, d'où ces auteurs tirent leur force, une clientèle pour ainsi dire assurée qui les encourage et les met à l'aise, comme qui dirait une sorte de vaste cirque intellectuel qui donne à leur voix toute la résonnance qu'elle peut avoir. Car, si la corruption d'un individu suffit à expliquer la conception d'un mauvais livre, l'espoir de le répandre chez des êtres disposés à lui faire accueil est ce qui engage à l'écrire, et le grand nombre des individus qui l'accueillent ainsi est la seule explication de son succès.

Quels sont donc, parmi les éléments sociaux de notre France contemporaine, ceux qui jouent le plus grand rôle dans la formation de ces renommées littéraires, si éminemment regrettables au point de vue des mœurs ?

Ce sont *les salons mondains* d'une part, et, de l'autre, les *critiques* attitrés, considérés par tous les gens instruits comme des oracles littéraires.

Examinons séparément ces deux forces-là.

IV. — Les salons mondains

On dit quelquefois qu'il n'y a plus de salons en France. C'est vrai dans un certain sens, si l'on veut dire qu'une certaine espèce de causerie, pleine d'art et de distinction, a presque entièrement disparu, emportée par nos révolutions avec bien d'autres institutions de l'ancien régime. Mais, dans le sens le plus naturel du mot, les salons existent toujours, et nous entendons ici par salons ces nombreux cénacles où les gens riches, hommes et femmes, échangent journellement leurs impressions, s'entretiennent de leurs divertissements, de leurs villégiatures, des menus incidents de la vie, des impressions que font naître en eux les événements politiques, et aussi, entre autres choses, des lectures auxquelles il est de bon ton de se livrer. Ces conversations, qu'on y songe bien, constituent une espèce de courant électrique, grâce auquel un nom, hier inconnu, peut demain se trouver célèbre. Il en est des livres comme des toilettes. Ils ont besoin d'être « lancés ». Or, tous ces « lancements », de quelque nature qu'ils soient, s'opèrent dans certaines sphères privilégiées, aux limites flottantes et incertaines, que l'on appelle quelquefois le *high-life*, mais qui constituent en réalité la par-

tie la plus bruyante et la plus frivole de l'élément social qui pourrait prétendre à ce titre.

En effet, quand nous parlons de « salons mondains », nous ne voulons pas englober dans cette catégorie tous les salons riches ou aristocratiques, mais ceux-là seulement qui, par leur participation tapageuse à une série ininterrompue de divertissements luxueux, se trouvent plus particulièrement en vue, et incarnent aux yeux des naïfs, c'est-à-dire du grand nombre, toute la haute société. De tout temps, la généralisation a été une opération facile. Parce qu'on n'entend jamais parler que de quelques centaines de gentilshommes jouisseurs ou de riches parvenus qui partagent le tourbillon de leur existence, on s'imagine que toute l'aristocratie est là, et qu'il n'en existe point d'autre. Qui ne fait pas de bruit ne compte pas.

Il existe, grâce à Dieu, beaucoup de gens « très chics », qui mènent une vie chrétienne et tranquille. Mais ceux-là sont naturellement beaucoup moins en vue, et le suffrage qu'ils peuvent donner à telle ou telle œuvre littéraire manque de retentissement. Les quelques succès qui peuvent s'appuyer sur cette fraction de la haute société se rattachent ordinairement à des œuvres sérieuses, et non au roman. C'est aux salons frivoles et mondains que celui-ci doit réclamer l'investiture de la mode. Or, de quoi se composent ces salons frivoles et mondains ? De ménages mal assortis, où la fidélité conjugale n'est pas toujours en honneur ; d'individualités oisives, chez qui les loisirs inoccupés permettent, non seulement la

naissance, mais encore le raffinement et la complication des passions illégitimes ; de bavards professionnels, masculins ou féminins, qui trouvent un charme particulier à s'entretenir des fredaines réelles ou supposées de leurs connaissances. Etant donné cet état d'esprit, les romans passionnels du type que nous venons de décrire ont toutes les chances du monde de piquer la curiosité et de repaître la friandise intellectuelle du monde en question.

Mais cette société frivole, direz-vous, est forcément assez restreinte. Tout le monde ne peut se payer cette existence d'inutiles raffinements et de pernicieux marivaudages. Une condition est nécessaire pour cela : être riche, et voilà, par ce seul fait, le fléau limité. Malheureusement, ce raisonnement est inexact. Derrière le bataillon restreint des privilégiés de la vie, se rue la foule des gens besogneux qui meurent d'envie de se donner de grandes allures, et qui, ne pouvant être de ce « high-life » qui les fascine, tâchent de s'en dédommager en repaissant leur imagination des romans où l'on en évoque l'image. Souvent, ceux qui se pâment devant la description d'une soirée du grand monde n'ont jamais été en soirée nulle part, sinon peut-être dans quelque bal public. Ceux qui trouvent « vécue » une scène de mœurs où figurent marquises et duchesses, n'ont jamais vu une marquise ou une duchesse de leur vie, et leur émerveillement n'en est que plus à l'aise. On saisit ici un phénomène logique, mais désastreux : le rayonnement des admirations inaugu-

rées par le monde frivole, et la contagion de ses engouements jusqu'aux limites de la plus infime société. Les cénacles élégants, sans s'en douter, ont donné le branle, et jamais réclame payante ne fut plus efficace, pour assurer la diffusion d'un ouvrage, que cette réclame gratuite fournie d'une façon inconsciente par le bourdonnement léger des conversations.

Cette portion frivole du grand monde ne saurait s'éprendre d'œuvres d'où la frivolité serait bannie. Nos gens ont trop d'intérêt à s'étourdir, et à ne rencontrer, dans les pages qu'ils feuillettent, aucune leçon directe ou indirecte qui soit de nature à réveiller leurs remords. Si l'auteur se pose en moraliste — ce qui arrive quelquefois — il faut qu'il ait grand soin de donner à ses principes un air de thèse et de paradoxe qui puisse charmer les dilettantes sans les inquiéter outre mesure. Il faut surtout que, même lorsque la thèse est morale, le développement qu'on lui donne comporte des peintures qui ne le soient pas. Du reste, tout en ayant l'air de blâmer certains désordres, l'auteur a grand soin de montrer qu'il en considère d'autres comme tout naturels. La matière est ici trop délicate pour que nous nous lancions dans les exemples, mais ces exemples ne manqueraient pas. On trouverait bizarre un assassin qui, résolu à commettre son meurtre, se sentirait des scrupules relatifs à certaines manières de tuer, ou un conseiller qui, avec l'accent inspiré de la vertu, l'engagerait à employer telle méthode plutôt que telle autre. La

plupart des « cas de conscience » posés et résolus par les romanciers à réputation de moralistes, ressemblent singulièrement à celui-là, sauf qu'il s'agit d'un autre genre de crimes. Ils commencent par se placer sur un terrain franchement criminel, puis se livrent à de subtiles discussions pour savoir s'il est permis ou non de passer sur un terrain voisin, qui est criminel comme le premier. Et les romanciers de cette catégorie sont ceux que l'on considère volontiers comme des « directeurs de conscience ». Ce qui prouve, entre parenthèses, que l'on ne se soustrait à une direction que pour se soumettre plus ou moins inconsciemment à une autre. Encore une fois, ces romanciers arrivent à leur heure et à leur place. Le terrain est admirablement préparé pour que leur gloire puisse y prendre racine, et s'élever à une belle hauteur.

Le côté sérieux, en apparence, de certains romans frivoles, est précisément un des moyens qui, dans le cercle des gens bien élevés, contribue à sa propagation. Car le salon frivole n'agit pas seulement sur les milieux peu aisés où l'on aime à se donner en imagination les illusions de la haute vie. Il exerce encore une troublante attraction sur la sphère des salons honnêtes, en raison des points de contact qui existent inévitablement entre la haute société frivole et la haute société sérieuse, et de la zone de transition qui les relie bon gré mal gré.

V. — La zone d'influence des salons mondains

La timidité, le manque d'assurance en eux-mêmes, a été de tout temps un défaut des honnêtes gens. En outre, pour ce qui concerne la France, il est certain que notre race est une des plus sociables qui existent, une de celles, en un mot, où les qualités de courtoisie et de complaisance mutuelle sont poussées le plus loin. Or, les plus belles médailles ont leurs revers. Ces aimables qualités de société, au delà de certaines limites, peuvent devenir des défauts. C'est une chose très fréquente, dans le monde, que la rencontre, dans un même salon, de plusieurs personnes appartenant, les unes, à un milieu frivole, les autres, à un milieu plus honnête et plus réservé. On est parents, amis, voisins de campagne. La bienséance a noué des relations. Donc, l'on se voit, donc l'on cause, et, dans ces circonstances, il est curieux de constater combien, presque toujours, c'est le camp frivole qui dirige le feu le plus juste et le mieux nourri. Par qui la conversation est-elle dirigée ? Par qui les sujets sont-ils amenés ? Par qui les conseils sont-ils donnés ? Par qui les « idées » sont-elles suggérées ? Par le camp frivole. Le camp *réservé* garde

la *réserve*, mais il ne peut souvent s'empêcher de subir, dans une certaine mesure, l'ascendant de ces aimables et sémillants interlocuteurs. « Avez-vous lu ceci ? » est une des questions qui arrivent le plus naturellement sur les lèvres. Et, si on répond que non, les : « Comment donc ! » les : « Mais il faut lire ça ! » pleuvent instantanément, sur un ton où la supériorité s'atténue harmonieusement en une douce pitié. De même pour les pièces de théâtre, au sujet desquelles on pourrait répéter beaucoup de réflexions qui nous viennent à propos du roman. Dans ces conditions, se retenir sur la pente des concessions est une œuvre des plus méritoires, et il ne faut pas s'étonner que, ce mérite, les personnes complaisantes et timides ne l'aient pas toujours.

Le livre complètement immoral ne passe peut-être pas par cette porte, mais le livre douteux et suspect, le livre que peut excuser une indulgence superficielle, bien qu'il recèle des germes de corruption, gagne à ces entretiens un nouveau contingent de lecteurs et de lectrices. Voilà la réputation de l'auteur augmentée d'autant. Ceux même qui l'auraient volontiers mis à l'index travaillent inconsciemment à l'élever au pinacle. Quand les choses en sont arrivées à ce point, un auteur n'a plus grand chose à désirer. Les contradictions elles-mêmes, si elles s'élèvent, ne font qu'attester l'importance que tout le monde s'accorde à lui attribuer. Il peut se dire, en récapitulant les forces qui agissent en sa faveur : « Les uns me prônent, les autres m'acceptent, les autres me su-

bissent. Ce qui reste me fait l'honneur de me discuter. Décidément, je suis un grand homme. »

Et le plus triste, c'est qu'il a raison, si nous prenons le mot « grand homme » dans le sens d'homme célèbre, quel que soit l'aloi de cette célébrité.

Toutes ces complicités suffiraient, comme nous venons de le voir, à faire du romancier corrupteur un grand personnage. Mais parallèlement à l'œuvre des salons, il faut envisager celle des critiques.

VI. — L'ACTION DES CRITIQUES

On l'a dit bien souvent : sous des dehors indisciplinés, nous sommes une des races les plus dociles du monde. « Le peuple français, dit M. Alexandre Dumas dans la préface de la *Dame aux Camélias*, est le plus soumis qui existe. Entrez dans n'importe quelle gare de chemin de fer, et voyez avec quelle patience il attend ses billets avant le départ, et ses bagages au retour, et vous reconnaîtrez que ce peuple indépendant est le peuple le plus obéissant du monde, et qu'avec un sergent de ville on lui fait faire tout ce qu'on veut, et avec deux tout ce qu'il ne veut pas. » Ce n'est pas seulement dans les gares de chemins de fer qu'on peut constater ces dispositions dociles et routinières. En littérature, aussi, on éprouve le

besoin d'avoir des maîtres. Le même lettré qui raille agréablement Boileau, le « législateur du Parnasse », est abonné à une revue, et il croit aveuglément aux jugements du critique de cette revue, lequel a des chances d'être moins compétent ou moins impartial que Boileau. On fronde les « vieilles perruques », mais, pour substituer à leur autorité celle de n'importe qui, d'un feuilleton de journal en qui on a confiance, ou d'un simple article de compte rendu. Lorqu'on n'achète pas un livre sur les promesses du titre — promesses souvent trompeuses — c'est qu'on l'achète sur la recommandation de quelqu'un. Quand ce quelqu'un n'est ni un parent, ni un ami, ni une connaissance, c'est un critique, critique de grande ou de petite envergure, qui pontifie dans un livre ou dans une publication périodique. Or, dans la plupart des cas, ces recommandations sont fidèlement et scrupuleusement suivies. Voilà pourquoi les auteurs attachent tant d'importance à la façon dont on présentera les œuvres au public, et pourquoi certains d'entre eux payent très cher, en réalité, telle de ces appréciations élogieuses où le lecteur naïf croit voir une opinion désintéressée.

Mais cette race des critiques, comment se recrute-t-elle ? Parmi les jeunes gens particulièrement amoureux des lettres, autrement dit, parmi les étudiants les plus distingués. La question qui se pose est donc celle-ci : Y a-t-il des raisons pour que le commun des critiques aient un faible pour les romans immoraux, et soient disposés à en parler avec plus de faveur que des

romans honnêtes ? Mais ces raisons sautent aux yeux d'elles-mêmes, lorsqu'on songe à l'existence plus qu'émancipée que mènent les dix-neuf vingtièmes de nos étudiants, et à la singulière liberté de mœurs dont ils prennent l'habitude. Ces passions mauvaises dont le roman immoral entretient ses lecteurs, le critique les a éprouvées lorsqu'il était jeune, et elles ne l'en intéressent que davantage. Quelques années de quartier latin ont réduit pour lui à sa plus simple expression la faculté de se scandaliser. Les meilleurs, abstraction faite d'un petit nombre — qui ne compte pas — sont encore ceux qui, pleins d'une large tolérance, trouvent parfois original d'embrasser dans la même estime la page honnête et la page corruptrice, à la condition que toutes deux leur paraissent également bien écrites. Mais, voilà, il faut d'abord qu'une circonstance quelconque ait poussé le critique à lire la page honnête ; et, la plupart du temps, le titre seul d'un livre « bien pensant » suffit pour mettre le juge en défiance. Pour être esthéticien, on n'en est pas moins homme, et la manière dont on a orienté sa jeunesse détermine trop souvent, même dans l'âge mûr, le choix des livres que l'on se propose de goûter. En d'autres temps, la nature seule de ces écrits eût invité le juge à ne pas poursuivre sa lecture. Aujourd'hui le juge devient volontiers un dilettante. Il s'adapte à tout. Est-il en présence d'un *franc pornographe,* il prend un certain plaisir à laisser dans l'ombre sa *pornographie*, et à mettre en lumière sa *franchise*. Il

perd systématiquement de vue le point de vue moral pour ne s'occuper que de telle ou telle particularité littéraire. On dirait un procureur général versé dans l'anatomie, qui. ayant à requérir contre un assassin, trouverait une volupté secrète à oublier l'horreur de cette action pour admirer longuement et en détail la façon dont le coup de poignard a déchiré le tissu musculaire. Or ces procédés, lorsqu'ils existent, ne peuvent provenir que d'une formation antérieure. Nos critiques les plus éminents peuvent avoir leurs qualités, mais, en ce qui concerne les scrupules moraux, on sent que la plupart d'entre eux ont fourni jadis une étape intellectuelle qui leur a permis de se débarrasser en grande partie de ce bagage encombrant.

Certains d'entre eux moralisent cependant, mais comme les romanciers moralisent eux-mêmes, c'est-à-dire avec les mêmes lacunes dans les principes et la même complaisance pratique pour ce qui fait l'objet de leur condamnation. Des lueurs de bon sens passent dans leurs appréciations, et il en résulte, par ci par là, un jugement sévère sur un auteur qui a vraiment abusé de la permission de scandaliser son monde. Nos moralistes improvisés s'écrient alors : « Halte-là » mais ils ne savent pas au nom de quel principe ils commandent ainsi de faire halte. L'auteur qu'ils trouvent « trop raide » peut leur objecter qu'ils ont déjà, petit à petit, toléré l'escalade de bien des barrières, et que cela ne fait, après tout, qu'une de plus.

Loués avec réserve ou sans réserve, nos romans

acquièrent, par le contact de la critique, une nouvelle force de diffusion. Les uns les lisent malgré les réserves, les autres à cause de ces réserves elle-mêmes. Laissons cette dernière catégorie, fort peu ragoûtante, et ne considérons que les gens sérieux. Il y a par le monde des gens occupés, instruits, qui désirent se tenir au courant de ce qui se publie de remarquable dans tous les genres de littérature. Mais ils veulent qne cela ne leur coûte aucune recherche personnelle, soit qu'ils n'aient pas le temps de fureter, soit qu'ils aiment mieux s'en tenir, sur ce point comme tant d'autres, au principe bien connu de la division du travail. Ils laissent donc à des professionnels le soin de leur désigner ce qu'ils doivent lire, et ils lisent de confiance, sans se demander si d'autres ouvrages, aussi littérairement écrits, mais plus respectueux de la morale, n'auraient pu tout aussi bien leur être désignés. La vie est trop courte, et l'on ne peut faire à soi tout seul toutes les besognes. Il est donc de toute nécessité que, lorsque un critique éminent dit à ses lecteurs : « Le livre du jour est celui-ci », ses lecteurs, chrétiens ou non, se le tiennent pour dit, et inscrivent dorénavant, sur la liste de nos grands hommes ou quasi grands hommes, le nom qu'on vient de leur révéler si obligeamment.

VII. — La critique d'ordre inférieur

Ainsi évolue le bataillon des hommes sérieux, sous la conduite des critiques éminents ». Vient alors l'armée des gens frivoles, dont beaucoup se trouvent embrigadés dans les salons dont nous parlions tout à l'heure, mais dont beaucoup aussi marchent à l'aveuglette, sans autre guide dans leurs lectures que certains critiques d'ordre inférieur, qui les relient moralement aux professionnels de la « haute vie ». Ces critiques d'ordre inférieur sont les journaux boulevardiers, ou plutôt leurs réclames, organisées avec une perfection et une habileté souveraine, que l'on s'efforcerait en vain de trouver ailleurs. Jamais l'art d'allécher en quelques mots ne fut poussé plus loin. Il y a là toute une science, dont les journaux catholiques, croyons-nous, n'ont pas encore surpris les secrets.

Ce développement de la réclame pour romans, dans les feuilles dites « boulevardières », est un effet en même temps qu'une cause. C'est un effet en ce sens que les écrivains et leurs éditeurs, connaissant la clientèle surtout frivole de ces journaux, s'adressent à eux de préférence pour faire savoir au public l'éclosion des romans nouveaux. C'est une cause en ce sens que l'article-

réclame, une fois lancé, rallie autour d'un nom particulier toutes les admirations disponibles, et lui donne sur tous les autres l'avantage immense d'avoir été répété par un écho retentissant. Le prix élevé de ces recommandations pourtant si brèves et si passagères montre suffisamment leur efficacité. Ce n'est pas seulement dans le domaine de la politique et des questions sociales que l'on se forme une opinion d'après son journal. Beaucoup de gens attendent, pour dire : « C'est beau », que le signal leur en ait été donné par la feuille à laquelle ils ont voué leur confiance. C'est donc celle-ci qui engendre l'admiration dans leur esprit. Seulement, comme cet esprit est disposé d'avance à admirer ce qui est dangereux et frivole, et que le journal sait très bien cela, on a grand soin de ne proposer à son admiration que des œuvres entrant dans la catégorie de celles qu'il doit le plus vraisemblablement admirer.

Salons mondains, critiques officiels, sont donc coalisés pour assurer le triomphe de la littérature légère. Dans la pratique, ces deux éléments ne sont pas si distincts qu'on pourrait le croire d'après notre analyse. On ne peut analyser sans distinguer. Mais l'avis des critiques réagit sur celui des salons et les dispositions connues des salons sont pour quelque chose dans l'orientation de la critique. Ces deux ordres d'influence s'entrecroisent donc, et l'impression qui se dégage de leur puissante combinaison, c'est que le roman *épicé*, *pimenté*, le roman qui fait bon marché de tous les vieux scrupules, et cherche à séduire par

des appâts au moins dangereux, compte dans l'effectif de ses défenseurs toutes les notabilités mondaines et intellectuelles, tout ce qui fait autorité dans le monde de la richesse et dans celui de l'esprit, tout ce qui peut prétendre, avec quelque vraisemblance, au bon ton et au bon goût.

En définitive, c'est l'adhésion des « autorités » ci-dessus énumérées qui constitue la « mise à la mode » d'un roman, comme celle de tout autre ouvrage de l'esprit. Une double aristocratie s'est éprise des mêmes auteurs et, par son prestige naturel, fait partager sa manière de voir à tous ceux qui ont l'habitude de suivre les impulsions qu'elle donne. Nous avons montré comment ces mondains ou ces intellectuels préfèrent à tout autre les romans où la moralité subit de regrettables accrocs. Cette démonstration sera complétée si nous mettons, en regard des influences susdites, les ressourcss dont le roman honnête peut disposer, et l'énorme disproportion qui existe entre celles-ci et les forces de son adversaire.

En expliquant comment le roman immoral est à la mode, nous entrevoyons les obstacles qui s'opposent à ce que cette même mode adopte simultanément le roman moral. Voyons maintenant si, dans les caractères intrinsèques de ce dernier, et dans l'organisation des groupements sociaux intéressés à le soutenir, nous ne découvrirons pas des causes spéciales de faiblesse.

VIII. — Sur quelles forces s'appuie le roman honnête

C'est un fait reconnu, depuis Le Play, que la désorganisation de la famille se trouve à la base de tous les désordres sociaux. Nous avous vu que le roman corrupteur ne pourrait pas triompher comme il le fait s'il n'existait pas un milieu préparé à le recevoir, et si ce milieu n'était constitué, en grande partie, par des familles où l'on fait bon marché de la fidélité conjugale. Nous avons vu qu'autour de ce noyau vient naturellement se ranger la foule de ceux qui, sans rentrer précisément dans cette catégorie de désorganisés, n'éprouvent aucune répugnance pour ce genre de désordres, et, par conséquent, seraient prêts à se laisser embrigader à la première occasion dans ce contingent d'irréguliers. En regard de cet élément social, plaçons l'élément contraire, c'est-à-dire l'ensemble des familles chrétiennes, et demandons-nous pourquoi le second élément est incapable, en l'état actuel des choses, de triompher du premier.

Cet élément sain et honnête forme, dans la société, une masse respectable, eu égard au double sens de ce mot. Non seulement les familles honnêtes sont estimées, mais elles sont nom-

breuses, les plus nombreuses peut-être, et aucune société ne serait possible si la raréfaction de cet élément s'accusait par trop. Or, comme nous le disions en commençant, il serait étrange et inexplicable que, sur le grand nombre d'individus qu'il comprend, aucun ne naquît avec les dispositions littéraires qui se constatent si fréquemment dans le camp adverse. Il faut donc que des causes spéciales, inhérentes au milieu, empêchent ces talents en herbe d'atteindre leur plein développement. En un mot, représentons deux talents par deux graines, et semons-les, l'une dans le terrain que nous venons d'analyser, l'autre dans celui où nous pénétrons. Force nous sera d'avouer que la germination et la croissance seront plus favorisées dans le jardin des gens malhonnêtes que dans celui des honnêtes gens.

Ce qui rend le premier fécond, nous avons tâché de le dire. Ce qui rend le second infécond n'est pas moins utile à observer.

Parmi les familles honnêtes qui pourraient constituer le « milieu » du bon roman, il en est un bon nombre qui, à ce point de vue doivent être considérées comme des non-valeurs, et défalquées de la masse.

IX. — Les familles austères

Il y a d'abord les familles très austères, d'où l'on bannit absolument tout roman.

A Dieu ne plaise que nous médisions de l'austérité. C'est une sainte chose, et qui mérite tous les respects. Toutefois, nous inclinons à croire que certaines proscriptions absolues, comme celle dont nous parlons, proviennent d'une fausse idée que l'on se fait, en principe, de tout un genre de divertissements. Les condamnations portées par certains moralistes contre le roman en général étaient inspirées par une confusion du genre lui-même avec l'abus à peu près universel qui en était fait. De même pour le théâtre, et, sur ce point, les rigoristes, bien qu'on puisse les contredire en principe, sont demeurés plus près de la vérité. Des confusions analogues peuvent s'observer au sujet de l'emploi de certains mots, tels que le mot *monde*. La morale chrétienne prescrit de fuir le monde, de ne pas écouter le monde, mais en même temps, dès que les cas particuliers se rencontrent, on est obligé de distinguer entre les bonnes et les mauvaises sociétés, c'est-à-dire, en définitive, entre le bon monde et le mauvais monde. C'est à ce dernier seulement que convient le terme de monde dans le sens traditionnel que lui prête la théologie.

De même, si les romans honnêtes ne constituent qu'une minorité dans la masse des productions de cette catégorie, il est impossible de nier que cette minorité existe, et cela suffit pour affirmer que les rigoristes montrent trop de rigueur. Sans doute, leur attitude est fort licite. Nul n'est forcé de lire de romans, et c'est un acte de mortification comme un autre que de se priver d'une lec-

ture agréable, même non défendue. Mais encore convient-il de reconnaître à d'autres le droit de s'y livrer sans être coupable. Certaines belles âmes, très timorées, hésitent à convenir de cette distinction entre bons et mauvais romans.

Parmi les personnes, qui, pour plus de sécurité, — le rigorisme ne s'appelle-t-il pas aussi *tutiorisme*? — gardent cette attitude prohibitive, il en est d'ailleurs de fort intelligentes, qui apprécient dignement les chefs-d'œuvre littéraires, et désirent que la poésie serve à l'éducation des enfants. Or, l'on peut faire à la poésie honnête tous les reproches que l'on adresse quelquefois au roman honnête. Elle aussi tend à exalter l'imagination. Le roman, à son origine, n'a été qu'un poème en prose, et la lecture d'un poème en prose, comme celle d'un poème en vers, peut fort bien contribuer à former le style. Seulement, il faut alors choisir, parmi les œuvres de moralité irréprochable, quelque chose de bien écrit. Le *Télémaque* est un roman, et nous ne le voyons pas banni, pour cette raison, des maisons d'éducation chrétienne. L'*Odyssée*, pour tous ceux qui ne saisissent pas le rythme du vers grec — c'est-à-dire pour presque tout le monde — n'est qu'un roman en prose, puisque on ne trouve de charme qu'à la traduction, et nous n'avons jamais entendu dire que le récit des aventures du prudent Ulysse fût une lecture bien pernicieuse.

Quoi qu'il en soit, voilà un groupe d' « abstentionnistes », qui ne travaille pas au succès du ro-

mancier catholique, quel que soit son mérite littéraire. Le cercle des lecteurs possibles se trouve restreint d'autant pour quiconque veut débuter dans cette voie.

X. — Les familles traditionnelles

Une autre cause qui contribue à restreindre ce cercle, c'est l'aptitude plus particulière des familles chrétiennes à conserver les traditions, et leur tendance fréquente à s'immobiliser dans certains catalogues de bibliothèques d'où il est assez difficile de les faire sortir. Nous ne prétendons pas ici blâmer cet esprit de tradition, qui produit, pour certaines choses, des fruits excellents. Nous constatons simplement un fait, une difficulté particulière. Les gens frivoles ne s'attardent guère dans les vieilles admirations. Ils veulent toujours « le dernier livre », comme ils veulent le vêtement à la dernière mode, et des renseignements sur le dernier scandale du jour. La nouveauté fait moins fureur dans les foyers modestes et tranquilles. On vit davantage sur les réserves du passé, et, lorsqu'il est acquis qu'un livre est intéressant, les générations se le passent de l'une à l'autre, en même temps que, par suite de mœurs plus bienveillantes et plus charitables,

le même volume, prêté dix ou vingt fois, sert à satisfaire la curiosité d'un grand nombre de lecteurs sans que l'auteur en retire le moindre bénéfice, sans que rien l'avertisse de cet accroissement obscur des sphères où il est lu et goûté. Il est, sans le savoir, le sujet de bien des conversations en famille, mais cette popularité ne transpire pas, ne se manifeste pas par de gros chiffres de vente, ni par l'adhésion des réclamiers tapageurs. Non, il a son coin dans les bibliothèques de famille, et le garde même si longtemps que, lorsqu'un émule veut tenter la fortune après lui, il doit souvent s'armer de patience, et attendre qu'une petite place lui ait été trouvée sur ces rayons où les changements n'arrivent pas tous les jours.

Cette persistance des traditions s'explique, non seulement par les caractères propres de tout milieu familial, mais encore par la difficulté pour les parents de faire un choix parmi les livres nouveaux. Pour les gens qui lisent au hasard le premier livre venu, on conçoit que cette difficulté n'existe pas, et l'on peut se jeter sur les nouveautés à mesure qu'elles paraissent. Au contraire, dans les familles chrétiennes, les livres anciens représentent un choix déjà fait, c'est-à-dire un travail acquis, une sorte de mise de fonds dont on désire profiter le plus longtemps possible, afin de s'épargner de nouveaux examens ou de nouvelles informations.

XI. — Les familles ou l'on défère a autru

Non loin de ce type de familles — un des plus honorables qui existent d'ailleurs — s'en place un autre où la piété est moins vive, où les relations mondaines sont plus nombreuses, où l'on est, en d'autres termes, un peu plus « lancé » que dans le type précédent. Là encore, les parents cherchent à donner à leurs enfants des livres qu'ils puissent lire sans danger, mais ils ont une tendance à prendre leurs informations au cours de conversations quelconques avec des gens d'humeur archi-tolérante, et à se contenter de l'assurance complaisante que tel livre « peut être mis dans toutes les mains ». Nous avons parlé plus haut de l'influence des salons frivoles sur les salons sérieux. C'est ici le même phénomène envisagé de l'autre côté, et généralisé par l'entrée en scène de nombreuses familles à existences modestes, qui ne font pas partie du monde proprement dit. Ces familles, qui avoisinent la classe populaire, sont à la merci du premier conseiller qui parle bien. Du haut en bas une déférence excessive, exagération d'une qualité chrétienne, produit le même résultat. Pour faire plaisir aux autres, on consent à laisser de côté les écrivains qui comptaient sur vous, qui écrivaient pour vous, qui escomptaient

votre adhésion comme un corollaire logique de vos croyances. Ces familles, pour appliquer aux besoins intellectuels une comparaison tirée des besoins physiques, donnent leur pratique aux fournisseurs d'autrui, au détriment de leurs fournisseurs naturels. Indépendamment des fâcheuses conséquences qui peuvent en découler au point de vue moral, cette facilité à emprunter les lectures d'autrui produit, dans la répartition des admirations littéraires, une sorte de rupture d'équilibre qui favorise le mauvais roman, car cette attraction des sphères frivoles sur les sphères honnêtes ne se trouve compensée par aucun phénomène inverse, et nous ne sachons pas que les personnes légères, d'humeur facile et tolérante en ces matières, éprouvent souvent le besoin de consulter les personnes de mœurs sévères sur les lectures auxquelles elles doivent s'adonner. Outre que, dans ces dispositions d'esprit, on éprouve peu le besoin de demander des conseils, on aurait trop peur que ceux-ci ne fussent pas « amusants » à suivre, et c'est une raison capitale pour s'en passer.

Posons donc cette loi : dans le monde chrétien, beaucoup de gens sont portés à se fier, pour l'article lecture, à l'avis de ceux qui ne sont pas chrétiens, ou le sont à peine. La réciproque n'est pas vraie.

XII. — Les désertions dans la jeunesse

Depuis que nous considérons ici le monde chrétien, nous ne cessons de parler de famille, de parents, d'enfants, de lectures propres à être recommandées à la jeunesse. Il s'est établi en effet une identification presque complète entre l'expression « roman honnête » et l'expression « roman pour la jeunesse ». Dans les catalogues de certaines bibliothèques, les personnes, jeunes ou non, qui désirent éviter les mauvaises lectures sont obligées de consulter exclusivement cette rubrique. On dirait que seuls les enfants et les jeunes filles sont assujettis à ne faire que de bonnes lectures, et que cette loi n'existe plus pour ceux qui sont plus âgés. Il est certain que, pour ces derniers, le choix peut s'exercer dans une plus large sphère ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, l'opinion courante est que les hommes, à partir d'un certain âge, ont le droit de tout lire, et que le même droit existe pour les femmes, dès qu'elles sont mariées. On saisit là une nouvelle cause d'affaiblissement et de dispersion dans le camp des lecteurs honnêtes, sur lesquels les romanciers honnêtes pourraient compter. Chaque année, pour ainsi dire, ce camp s'appauvrit d'un effectif précieux, celui des lecteurs qui arrivent à la

jeunesse ou au mariage, et qui, par là même, commencent à exercer autour d'eux une propagande, consciente ou non, d'une sensible efficacité. L'opinion des enfants et des jeunes filles est chose qui compte peu. Mais, à partir du moment où cette opinion commencerait à compter, nous voyons qu'elle dévie, et, comme une girouette sous l'action d'une saute de vent, tourne subitement aux réputations littéraires créées et entretenues par le camp ennemi. On en a assez des romans enfantins, des romans « bébêtes ». On rougit de demeurer fidèle à des divertissements intellectuels qui rappellent par trop les jeux du jeune âge, et l'esprit de contradiction, à lui tout seul, fait qu'on désire sortir des lectures imposées pour ainsi dire par l'autorité familiale. On se juge assez mûr pour tout lire, et, puisque on n'a lu jusqu'alors que des romans moraux — nous prenons cette hypothèse — on court tout naturellement à ceux qui ne le sont pas. Nouveau terrain perdu par les écrivains qui se respectent. Encore une chance de moins, pour eux, d'acquérir la renommée.

XIII. — Romans trop enfantins

Cette désertion — il nous faut maintenant l'avouer — a ses circonstances atténuantes. Les phénomènes sociaux sont si compliqués qu'il

faut toujours faire attention, lorsqu'on les examine, aux réactions mutuelles qu'ils exercent les uns sur les autres, sous peine d'exagérer la causalité des uns au détriment des autres. L'adolescent qui grandit, la jeune fille qui se marie sont portés, avons-nous dit, à abandonner la lecture des romans honnêtes, parce qu'ils les trouvent enfantins. Mais il en résulte, précisément, que le romancier honnête, abandonné de la partie mûre et virile de son public, est porté, pour sauvegarder les débris de son succès, à se rejeter presque entièrement du côté de ces enfants qui forment désormais la masse de ses lecteurs. C'est à ce gros bataillon qu'il veut plaire avant tout, puisque le reste n'est plus qu'une minorité négligeable. Il devient donc enfantin à son corps défendant, et, par là, donne des armes à ceux qui, dédaigneusement, le déclarent « illisible » pour les générations émancipées. Du reste, l'auteur est rarement en contact avec son public. Des maisons d'édition, des revues spéciales existent, qui canalisent en quelque sorte l'imagination du premier et ne laissent passer que *ce qui a le plus de chance de plaire à la portion la plus importante des lecteurs présumés*. De même que certains magasins possèdent, à des milliers d'exemplaires, l'article qui plaît communément, et se trouvent au dépourvu lorsqu'un client original réclame une forme, ou une couleur, ou une mesure qui n'ont pas cours ordinairement, — de même les intermédiaires attitrés qui mettent le producteur d'œuvres d'imagination en rapport indirect avec

la clientèle lisante se sont bornés, en général, à s'approvisionner de ce qui est « d'un débit courant ». Rien ne saurait être mieux trouvé pour décourager l'auteur indocile, mais honnête, qui voudrait, tout en sauvegardant les lois de la morale, lancer un ouvrage de haute valeur littéraire, propre à satisfaire le goût des connaisseurs. Le pauvre homme risque de rester entre deux selles : entre le camp frivole, qui trouve que ce n'est pas assez épicé, et le camp enfantin, qui trouve que *ça le dépasse* — les enfants étant d'ailleurs représentés par ceux qui choisissent leurs lectures ou décident quels auteurs nouveaux on proposera à leur facile admiration.

Voici donc la conséquence la plus claire des désertions que nous avons signalées : obliger les romanciers consciencieux à ne faire que « des romans pour la jeunesse », à ne travailler que « dans cette partie-là », alors qu'un champ plus vaste leur serait ouvert si l'armée de leurs lecteurs contenait un effectif plus sérieux de grandes personnes. Nous reconnaissons que c'est une belle tâche que de coopérer ainsi à l'éducation de la jeunesse, et les auteurs qui s'y livrent s'amassent d'autant plus de mérites pour l'autre vie qu'ils recueillent moins de bénéfices et de renom dans la vie présente : mais enfin les ouvrages destinés aux enfants, sauf de très rares exceptions que l'on pourrait facilement compter, dans l'histoire des lettres, ne conquièrent jamais, dans l'opinion du public, la même place que les œuvres d'une destination plus universelle. Petit lecteur,

donc petite lecture. L'un ne compte pas dans la société, l'autre ne compte pas dans la littérature, quelque talent que l'auteur ait déployé pour divertir son public spécial.

XIV. — Romans moralisateurs

La spécialisation du public auquel ils s'adressent ne porte pas seulement les romanciers catholiques à être enfantins. Elle les porte aussi, dans la plus excellente des intentions, à moraliser outre mesure, à entrecouper parfois de véritables sermons ces récits destinés à la jeunesse, à transformer, aussi complétement que possible, le divertissement en prédication. Là encore, nous nous gardons bien de porter un blâme contre un aussi louable dessein. Nous tenons seulement à rappeler une loi d'esthétique un peu méconnue par ces excellents moralistes, à savoir que la beauté des œuvres d'art de toute nature est absolument indépendante de leur utilité, et que, lorsqu'il arrive qu'une chose est à la fois belle et utile, les caractères par lesquels elle présente de la beauté ne sont pas les mêmes que ceux par lesquels elle offre de l'utilité. Les vases qu'on met sur les cheminées sont plus ou moins beaux, mais ils ne servent à rien. Ceux qu'on emploie à la cuisine servent à quelque chose, mais ils ne sont pas

beaux. Et si parfois un beau vase sert à mettre des fleurs, ce n'est pas en tant qu'il a une belle forme, mais en tant que c'est un récipient, et une marmite pourrait tout aussi bien remplir la même fonction. Pour appliquer notre comparaison, il est possible qu'un roman sans aucune portée morale soit très bien composé et très bien écrit, comme il se peut qu'un roman plein de leçons édifiantes soit fort mal bâti au point de vue technique, et, comme conséquence, mortellement ennuyeux. L'idéal est donc d'écrire des romans qui puissent avoir leur modeste somme d'utilité (l'utilité d'un roman ne peut être que modeste) mais de ne pas exagérer cette préoccupation utilitaire au point de nuire à la beauté. Or, le goût esthétique, chez les enfants, n'est pas suffisamment développé pour qu'ils soient extrêmement sensibles — sauf exceptions — au charme littéraire d'un ouvrage. Au contraire, tous peuvent comprendre une leçon de morale, et, si celle-ci n'a rien en elle-même qui les amuse, les parents ou les maîtres, qui choisissent leurs lectures ou les contrôlent, sont enchantés de rencontrer un auteur qui ajoute ses prédications aux renseignements que l'enfant reçoit déjà au foyer. L'auteur, qui sait cela, est tenté d'exagérer le genre, et la valeur littéraire de l'ouvrage s'en trouve diminuée d'autant.

Il est bien entendu, une fois de plus, que nous ne nous plaçons pas sur le terrain du mérite ou de l'abnégation qui peuvent distinguer les romanciers catholiques. Ces mérites sont hors de dis-

cussion. Nous nous plaçons *au point de vue du succès* et des conditions qui peuvent, soit le favoriser, soit y mettre obstacle. Nous venons de voir que les auteurs les mieux intentionnés, par leur manière de faire, tournent eux-mêmes, en beaucoup de cas, le dos à la réussite, et s'engagent dans une voie au bout de laquelle ils ont fort peu de chances de trouver la célébrité. Néanmoins, l'homme est libre. Il peut se trouver, dans le camp honnête, des esprits hardis, entreprenants, qui essayent de sortir des chemins battus, et de donner à leurs œuvres quelques-unes des allures par lesquelles les œuvres du camp rival se signalent à l'attention. Nous disons « quelques-unes », car évidemment la morale leur interdit de les adopter toutes. Il peut y avoir, en un mot, des tentatives remarquables pour sortir du genre enfantin, et, en fait, de tels traits d'initiative pourraient être cités à l'actif de plusieurs écrivains, chez qui la légitime ambition de percer ne détruit pas le respect qu'ils doivent à leurs lecteurs. Or, eu égard à notre organisation sociale, que peut-il advenir et qu'advient-il en réalité de ces intéressantes tentatives ? Produisent-elles leur résultat ? Parviennent-elles à forcer l'entrée du temple de la mode, et à y créer un petit coin pour les romanciers soucieux de leurs devoirs ? C'est malheureusement ce qui ne se produit guère, et cela pour plusieurs raisons, qui nous ramènent à la distinction établie dans la première partie de cette étude entre les deux principales forces qui poussent un roman vers la popularité :

le suffrage des salons mondains, et celui des critiques les plus écoutés du public.

XV. — Le roman honnête devant les gens du monde

Même original, intelligemment disposé et bien écrit, un roman honnête a peu de chance d'être adopté par les salons mondains.

S'il parle d'amour, ce sera un amour honnête, et qui se déroulera sans qu'aucune scène condamnable vienne « corser » le récit. Or, des pages de cette nature sont précisément celles que réclame avant tout une certaine catégorie de lecteurs. Ces gens-là se sont tellement habitués à voir le personnel des romans composés de types dévoyés, exclusivement absorbés par leurs mauvaises passions, que la mise en scène d'une passion honnête leur paraîtra une mauvaise plaisanterie, quelque chose d'irréel, de fantastique, une « berquinade » quoi ! et l'on conclura immédiatement — nous parlons des quelques individualités qui se donneront la peine de parcourir le volume — que l'auteur n'est « pas sérieux » (sic), qu'il manque d'observation, et a besoin, s'il veut écrire, de commencer par étudier « la vie ». C'est absolument comme si l'on disait, d'un berger qui

n'a jamais vu de moutons à cinq pattes, qu'il n'a jamais observé le mouton. Mais ces sortes de raisonnement obtiennent un vif succès dans un certain monde, pour qui l'exception, objet des préoccupations et des conversations de tous, a revêtu l'aspect et les attributs de la règle.

Après une rapide épreuve, il y aurait de fortes chances pour que l'œuvre de notre romancier catholique fût « classée », et ceux qui l'auraient lu auraient vite fait, dans le cas où l'entretien fût tombé sur ce livre, de le ruiner d'un mot dans l'estime de ceux qui ne le connaîtraient pas encore. Ce mot, ce serait le même que tout à l'heure : « Enfantin ! » Nous nous sommes pourtant placé dans l'hypothèse d'un livre qui ne le serait pas. Mais n'importe ! Le fait seul qu'il ne contiendrait rien qui pût troubler l'âme d'un enfant suffirait à le faire placer dans la catégorie des livres composés spécialement pour les enfants. Ni les fines analyses psychologiques, ni les dispositions artistiques des parties ne pourrait sauver l'auteur de la condamnation traditionnelle. Peut-être, à la rigueur, lui eût-il suffi d'une page immorale pour faire passer le reste, et acquérir la réputation d'un homme sérieux. Cette page l'eût émancipé, eût marqué l'écrit entier d'un sceau viril, cavalier, indépendant, et le monde, désarmé, eût prononcé peut-être le « *dignus est intrare* ».

Une autre observation à faire, à propos des difficultés que rencontrerait notre auteur chrétien dans sa tentative pour forcer l'entrée des salons

frivoles, c'est que les lois de la division du travail ont réparti entre un certain nombre d'éditeurs le soin de recommander au public les ouvrages qui paraissent, que chacun de ces éditeurs a pris ses habitudes, adopté un genre, et qu'il s'est fait, à la longue, une clientèle à l'image de ce genre-là. Chacune de ces clientèles ignore naturellement ce qui se passe dans les sphères où elle ne va pas, et le mondain le plus lettré du monde, s'il a l'habitude de se fournir exclusivement chez tel ou tel libraire qui ne tient que l'article léger, ne se laissera pas plus séduire par le mérite d'un roman chrétien bien écrit qu'un acheteur ne se laissera tenter par l'étalage d'un magasin situé dans une rue où il ne passe jamais. Seuls les chercheurs, les fureteurs, les curieux de profession pourront avoir connaissance de cette singularité littéraire, et, outre les raisons que nous venons d'indiquer, la rareté même des juges appelés à prononcer sur le mérite de l'ouvrage ne fait que rendre plus improbable sa propagation et sa diffusion.

XVI. — Le roman honnête devant la critique

Reste la ressource de la critique à tous ses degrés : critique professionnelle et désintéressée, critique de propagande et de réclame. Nous avons

vu la puissance formidable dont elle dispose. Le romancier catholique peut-il compter sur son secours ?

Très médiocrement.

Nous avons dit un mot de la formation commune à la plupart des critiques, formation qui les porte à accorder plus d'attention aux œuvres d'allure libre et trop libre qu'aux écrits où la morale est scrupuleusement respectée. Or les ouvrages de la première catégorie sont déjà très nombreux et leur nombre est tel que les critiques les plus impartiaux eux-mêmes se trouvent littéralement submergés par les flots de cette prose envahissante. Bien courts et bien distraits sont les regards qu'ils pourraient donner à des ouvrages qui ne sont pas *de leur bord*, et qui — ils le sentent bien au premier regard jeté sur un volume de ce genre — risquent de déplaire singulièrement à une partie importante de leurs lecteurs.

Admettons toutefois que l'auteur, par de savantes importunités, ait pu décider un critique influent à parcourir son ouvrage. Ce ne sera qu'un point de gagné, car la multitude des concurrents est toujours là pour tenir en échec le nouveau venu. En même temps que le critique a promis de lire le roman chrétien, il a promis d'en lire cent autres qui ne le sont pas, et le premier n'aura réussi à conquérir qu'un fragment d'attention de la part du précieux oracle. Il s'agit de savoir si celui-ci, à la lecture, sera particulièrement frappé par le livre honnête, et s'il se décidera à le re-

commander autrement que par une mention rapide et banale. C'est ce qui ne peut guère arriver que par un certain concours de circonstances heureuses, sur lesquelles il serait téméraire de compter normalement.

Il faut en effet que le livre honnête soit réellement bien écrit, que le critique ait réellement beaucoup de goût et d'indépendance, que l'idée contenue dans l'ouvrage arrive à son heure, et surtout que le critique soit en veine d'originalité et éprouve à ce moment-là, — ne fût-ce que pour se distraire — le besoin de recommander exceptionnellement quelque chose qui sort un peu, même au point de vue moral, des chemins battus. Alphonse Daudet, dans son roman du *Nabab*, décrit les tentatives laborieuses d'un jeune auteur dramatique, de caractère indépendant, qui arrive à faire jouer une pièce honnête. La pièce réussit, ce qui est toujours facile dans un roman, et Daudet analyse assez bien les sentiments de ce public corrompu et blasé, qui, par caprice, et une fois en passant, applaudit un drame qui ne flatte pas ses passions. « Cela repose ! » s'écrie-t-on. Ce qui veut dire que demain on recommencera à goûter les insanités que l'on goûtait la veille. L'auteur honnête, arrivé au bon moment, a bénéficié de cette lassitude ou de cette fantaisie passagères.

Voilà pourquoi, de loin en loin, quelque auteur catholique d'un incontestable talent trouve grâce auprès de la critique officielle. Celle-ci y gagne un facile renom d'impartialité, et on ne

peut plus l'accuser de tenir obstinément les portes closes à tous les talents qui ne se réclament pas de l'inconduite ou de l'incrédulité. On ménage un tout petit coin aux auteurs chrétiens. Cela dispense de leur faire la large place qu'ils méritent, et cela fournit une réponse victorieuse dans le cas où quelque catholique chagrin parlerait d'ostracisme, de parti-pris, ou de conspiration du silence.

Quant aux comptes rendus des journaux, leur efficacité, sans être nulle, est assez modeste. D'abord, les journaux catholiques ne peuvent atteindre que les lecteurs catholiques, c'est-à-dire ces familles que nous avons dénombrées plus haut, et dont l'ensemble, ainsi que nous l'avons constaté, ne constitue pas une base assez large pour l'édification d'une renommée. D'ailleurs, les journaux « bien pensants » sont loin d'être à la mode, et, lorsque la bonne presse prête son secours à la bonne librairie, cela ressemble fort à deux faiblesses qui s'appuient l'une l'autre sans réussir à constituer une force. Pour les journaux mondains, dont les conseils ont seuls le privilège d'être suivis du grand public, il est rare qu'ils ne vendent pas à haut prix la faveur de leur publicité, même minime. Or, les bons auteurs ne sont pas riches, et, par un cercle vicieux très regrettable, ces hommes qui ont peu de ressources parce qu'ils ne sont pas connus, éprouvent un surcroît de difficulté à faire d'eux des hommes connus, ce qui leur procurerait des ressources. Supposons ces difficultés vaincues. Un journal mon-

dain, gracieusement ou non, a rendu compte d'un roman honnête. S'il en fait simplement l'éloge, peu importe. Tous les superlatifs, toutes les formules louangeuses sont épuisées au profit des romans immoraux. S'il en fait le résumé, afin d'allécher le lecteur ou la lectrice, cette charitable intention risque d'atteindre l'opposé du but qu'elle se propose. Pour certains esprits corrompus, un résumé n'est alléchant que lorsqu'il promet certaines choses, et ces certaines choses sont précisément celles qu'un auteur chrétien s'interdit de mettre dans ses écrits. Lisez, d'une manière suivie, les comptes rendus des romans à la mode publiés par les journaux boulevardiers. Presque toujours, à moins qu'ils ne se bornent à quelques lignes insignifiantes — et économiques — ils font entendre au lecteur qu'il peut compter sur quelque chose de pimenté, de haut en couleur, sur une machine à sensations plutôt que sur un véritable délassement esthétique. Les titres eux-mêmes contiennent, bien souvent, des aperçus significatifs, et il est bien difficile aux auteurs honnêtes — pas impossible cependant — de contrefaire efficacement ces titres-là. Enfin, il ne serait guère digne d'un romancier respectable d'employer ou de faire employer, pour lancer son livre, ces formules ridiculement dithyrambiques dont font usage ses concurrents. Il y a là une question de dignité et de tenue. En soi, il n'y a rien de criminel à monter sur des tréteaux et à faire le pitre. Les gens qui se respectent s'interdisent cependant cette sorte de piédestal et cette

sorte d'ébats. De même, dans leurs tentatives légitimes pour attirer l'attention du public sur leurs œuvres, il est des procédés, familiers à d'autres, qu'ils ne sauraient raisonnablement employer.

XVII. — Les écrivains transfuges

Toute une série d'obstacles s'oppose donc à ce que les romanciers chrétiens deviennent des romanciers à la mode, et c'est l'aspect, c'est l'évidence de ces obstacles qui, par suite de la faiblesse humaine, poussent tant d'auteurs nés chrétiens à déserter le camp où ils ont fait leurs premières armes pour passer avec armes et bagages, c'est-à-dire avec leur plume plus ou moins élégante ou puissante, dans les rangs de ceux qu'ils considéraient d'abord comme leurs ennemis naturels. Qu'on ne se paye pas de grands mots, d'évolutions de la conscience, d'âmes captives qui s'émancipent, d'esprits généreux révoltés contre les préjugés de leur enfance, etc. Autant vaudrait juger par ses déclarations de principe un candidat aux élections législatives, et admettre, avec une innocence candide, que c'est par dévouement à ses électeurs qu'il a affronté le scrutin. Nous avons appris, grâce à Dieu, à réduire à leur juste valeur une vaine phraséologie qui ne trompe

plus personne, parmi les gens intelligents tout au moins. La vérité, c'est que les littérateurs, comme les condottieri d'autrefois, vont du côté où se trouvent les plus gros écus, du côté où ils ont plus de chance de faire un sort à leurs productions Pour peu qu'un écrivain, né catholique, ait un talent remarquable, combiné avec une faible faculté d'abnégation, il ne peut que se sentir gêné dans un milieu où son ambition littéraire est forcée de limiter son vol : et il éprouve une tentation quasi irrésistible de prendre l'essor vers d'autres sphères, où, dominant en quelque sorte une plus vaste surface, il pourra planer en toute liberté. Périodiquement, la France catholique se trouve ainsi écrêmée, et ce qui est vrai pour le roman l'est aussi pour d'autres branches de l'art d'écrire, auxquelles les mêmes lois s'appliquent en partie. Nous avons cité plusieurs fois déjà le nom de Daudet. N'est-il pas vraisemblable — et vraisemblable jusqu'à la certitude morale — que le jeune Nîmois, si chrétiennement élevé, entouré d'une famille si croyante et si pratiquante, aurait enrichi de chefs-d'œuvre le roman catholique — nous voulons dire le roman parfaitement honnête — s'il avait eu la possibilité de se tailler un beau succès sans sortir de « son monde » ? Ne serait-il pas facile de retrouver, dans ses ouvrages, la trace des concessions volontaires faites aux puissances du jour ? Pourquoi tant d'acharnement à ridiculiser le Midi, son cher Midi, sinon parce qu'il s'agit de plaire aux Parisiens, dispensateurs de la gloire ? Si les renommées

s'étaient formées à Tarascon, Tartarin aurait été de Paris. Tout *Numa Roumestan* n'est qu'une diatribe contre la femme méridionale, et une série de flatteries à l'adresse de la Parisienne. La femme méridionale, n'était ce pas cependant la mère de Daudet? n'étaient-ce pas ses parentes? Oui, mais le suffrage des Parisiennes est indispensable au succès d'un roman. La mode est une puissance qui se laisse volontiers diriger par les royautés féminines. Daudet, très intelligent, savait cela, et il s'est orienté en conséquence. Comme Victor Hugo, il a étudié d'où venait le vent, et, négligeant le public des bonnes gens qu'il avait connu et fréquenté dans son enfance, il se tourna résolument vers « le grand public », c'est-à-dire vers les gens légers et frivoles, qui seuls, par leurs louanges suffisamment substantielles, pouvaient l'élever au rang de grand écrivain. Demeuré dans l'autre camp, Daudet eût peut-être écrit quelques nouvelles distinguées, à la Dickens, pour l'*Ouvrier* ou les *Veillées des Chaumières*. Ses œuvres eussent été goûtées silencieusement dans quelques centaines ou quelques milliers de familles chrétiennes peu bruyantes et « hors du mouvement ». Son talent eût été le même, sauf qu'il se fût sans doute attaché à plaire aux lecteurs enfantins; mais les cent bouches de la renommée n'auraient point parlé de lui dans tout l'univers. Sa mort eût tenu trois lignes dans la nécrologie des journaux catholiques, et, pendant ce temps, quelque autre écrivain moins brillant que lui, lancé dans le roman à la mode, eût

occupé avec éclat la *place à prendre* qui n'aurait pas été prise par lui.

L'histoire de Daudet se renouvelle souvent, à des degrés inférieurs de l'échelle. Nos talents sont écrêmés, et c'est pourquoi nos adversaires se trouvent riches, non seulement des talents qui naissent parmi eux, mais encore de ceux qu'ils s'annexent après les avoir conquis. De ce monde qui détient le sceptre de la mode sort sans cesse une voix qui dit aux jeunes écrivains catholiques : « Venez à moi, vous tous qui êtes ambitieux et impatients de réussir, et je vous mettrai sur le chemin de la gloire ». Tous les déserteurs n'y arrivent pas, sans doute, mais il suffit qu'ils aient plus de chances d'y arriver pour que le mouvement de désertion ne souffre aucun ralentissement.

Quelques vaillants, nous l'avons vu, demeurent fidèles au poste, mais ils ne forment plus qu'un petit groupe, dont le rayon d'action, toujours le même, n'englobe que les familles solidement chrétiennes, et, dans ces familles, plus spécialement les enfants. Cette région sociale, bien qu'elle présente encore une certaine étendue, constitue une « terra incognita » pour le reste de la société, et, si la conversation tombe parfois sur « ce monde spécial », c'est généralement sur le ton du sarcasme, sarcasme d'autant plus facile qu'on connaît moins les personnes et les choses qui en font l'objet. Non seulement il est admis qu' « on lit » les auteurs immoraux et qu' « on ne lit pas » les auteurs honnêtes, mais les gens qui ne lisent pas,

eux-mêmes, vantent fort, sans en avoir tourné une page, les romans dus à la plume des premiers, alors qu'ils ne perdent pas l'occasion de railler — sans les avoir lues davantage, — les œuvres qu'on leur dit appartenir aux seconds. Si l'on est tenté de nous accuser d'exagération, deux ou trois entretiens avec quelques-uns de ces faux lettrés qui veulent paraître informés de tout et portent de péremptoires jugements sur ce qu'ils ignorent, suffiront à convaincre les incrédules que nous disons simplement la vérité. Le nom seul du libraire, en bien des cas, autorise cette sorte de gens à porter un arrêt sans appel. Si ce libraire est connu comme catholique, on n'aura pas besoin de prendre connaissance de l'ouvrage pour en faire une caricature, *a priori*, devant un cercle d'amis plus prêts à rire qu'à lire.

XVIII. — Un mot des remèdes

Comment sortir de cette situation ?

Disons tout de suite qu'il n'existe pas, à notre connaissance, de remède spécial dont l'efficacité soit absolue. Comme beaucoup d'autres vices sociaux, celui dont nous nous plaignons ne pourra être entièrement extirpé que par la multiplication des amendements individuels. Si le nombre des gens corrompus n'était pas si grand, l'espace

manquerait à l'essor de la littérature malsaine, de même que, si les familles chrétiennes disparaissaient, le roman honnête n'existerait plus du tout. C'est donc à l'initiative privée interprétée dans son sens le plus relevé, c'est-à-dire dans le sens de perfectionnement moral des individus pris chacun à part, qu'appartient la solution du problème. Les lois, en ces matières, n'ont qu'un pouvoir très borné. Elles peuvent arrêter au passage — et encore en procurant à l'auteur un surcroît de publicité — tel ouvrage particulièrement obscène, qui révolte même les plus tolérants. Mais, en ce qui concerne le commun des ouvrages immoraux, la loi est désarmée contre eux, parce qu'il y a dans la qualification d'immoral une *question d'appréciation*, et que l'appréciation des pouvoirs publics ne peut s'empêcher de tenir compte de l'opinion dominante du public. Cette opinion dominante, c'est ce que nous avons appelé la mode, et, lorsque un écrivain est à la mode, on ne le poursuit pas, on le décore, quelque licencieux que soient ses écrits. Les exemples n'abondent-ils pas depuis quelque temps ? Il a fallu ses insultes contre l'armée pour déchaîner un mouvement d'opinion contre Zola. Mais tant que l'ami des traîtres s'est contenté d'être pornographe, l'opinion n'a eu pour lui que des sourires, pendant que les représentants du pouvoir ouvraient à son intention le sac aux rubans et aux faveurs. La loi, en un mot, suit la moyenne de l'opinion, et un représentant du Parquet rendrait sa situation intenable s'il essayait, pour cause d'immora-

lité, d'intenter des poursuites à tel ou tel romancier en vogue, fêté et choyé dans les cercles de la haute critique ou dans les salons tapageurs.

En d'autres termes, il faut que beaucoup de gens se convertissent, chacun dans leur particulier, pour que la renommée se convertisse de même, et apprenne à ne plus répéter presque exclusivement le nom de ceux qui mériteraient plutôt d'être flétris. Mais, en attendant que ce mouvement heureux se produise, existe-t-il quelques palliatifs que l'on puisse appliquer provisoirement, palliatifs qui, d'ailleurs, pourront aider dans une certaine mesure à l'évolution désirée ?

Il nous semble que, pour obtenir le résultat que nous cherchons, une double ligne de conduite s'impose, l'une aux romanciers catholiques, l'autre, aux chrétiens intelligents et lettrés qui constituent ce que nous pourrions appeler l'aristocratie intellectuelle de leurs lecteurs.

Le devoir des auteurs, c'est de corriger ces quelques défauts que nous avons signalés chez eux, défauts qui tiennent sans doute à une situation, mais contre lesquels, en définitive, on peut réagir, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'élargir le cercle où leurs ouvrages peuvent être goûtés. Quelques spécialistes ont certes le droit de se consacrer entièrement au divertissement de la jeunesse, et de conserver le genre enfantin de propos délibéré, mais nous voudrions que le nombre de ceux qui s'efforcent d'écrire pour tout le monde, de donner à leurs œuvres une sérieuse valeur littéraire, augmentât de jour en jour dans nos

rangs. On n'aborde pas assez, chez nous, le roman *grand genre*, celui dont on dit qu'il a de la portée, et à la lecture duquel un lettré délicat peut trouver des charmes. Le dirons-nous ? Nos romanciers sont trop peu ambitieux ; ils n'ont pas assez de prétentions, ce qui se conçoit lorsqu'on songe que, précisément, l'attraction d'une autre sphère a eu pour effet d'éliminer les éléments ambitieux. Nous les voudrions — pour la bonne cause — un peu plus fiers de leur état, et soigneux d'utiliser toute la gamme de leur talent.

Nous les voudrions aussi, dans certains cas, moins scrupuleux, autrement dit moins sujets à d'honorables scrupules, tel que celui de moraliser à chaque occasion. Ils peuvent faire énormément de bien sans en laisser voir l'intention à chaque page, et le procédé, en même temps que plus artistique, est plus fécond en résultats. Ils ne devaient pas oublier l'excellente maxime de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et vous inspire des sentiments généreux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. » Qu'ils cherchent donc à exciter ces sentiments nobles et généreux par la trame même de leurs récits, par la « résultante » des diverses péripéties qui s'y trouvent, par le je ne sais quoi d'éloquent qui se dégage d'une œuvre bien faite, plutôt que par des discours placés dans la bouche de graves personnages, inventés exprès pour distribuer des maximes et des conseils. Ce n'est pas qu'on doive proscrire absolument l'emploi de cet artifice, mais

l'essentiel, lorsqu'on tient à l'employer, est d'en user avec une dextérité irréprochable, et de ne pas tomber dans « le genre ennuyeux ». Voltaire a tort de dire que tous les genres sont bons excepté celui-là, car le genre immoral est encore plus mauvais, surtout lorsqu'il est amusant ; mais il n'en est pas moins vrai qu'un roman à bonnes intentions, rédigé d'une façon lourde et pédantesque, obtient, au seul point de vue moral, moins de résultat qu'un livre honnête, finement écrit et sans digressions pédagogiques. Le premier, en effet, *se fait moins lire*, et ceux qui le lisent le *goûtent moins*, deux raisons pour qu'il ait une bien moins grande influence.

La composition, le style, voilà donc ce que les romanciers chrétiens devraient s'attacher à perfectionner chez eux, comme s'ils étaient sûrs d'être épluchés par des sommités littéraires. C'est en supposant, dès l'instant où ils prennent la plume, qu'ils écrivent pour le grand public, qu'ils réaliseront les conditions littéraires que réclame ce grand public. Les enfants eux-mêmes, tout compte fait, n'y perdront pas, puisque eux aussi ont intérêt à lire des choses bien écrites, et que la formation de leur propre style s'en ressentira heureusement.

Quant au petit nombre de chrétiens compétents et lettrés qui lisent aujourd'hui des romans honnêtes, le reproche qu'on peut leur faire est de se montrer trop modestes lorsqu'il s'agit de défendre ces ouvrages et leurs auteurs, soit dans leurs conversations s'ils sont des hommes du monde,

soit dans leurs articles, s'ils écrivent dans les journaux ou dans les revues. On dirait quelquefois que nous avons honte des talents qui se manifestent dans notre parti, et nous trouvons élégant de les « lâcher », si l'on me passe la trivialité du terme, lorsque des railleurs mettent la question sur le tapis. Le juste amour de l'impartialité nous porte à admirer le talent de ceux qui ne partagent pas nos croyances et même font un regrettable usage, au point de vue des mœurs, des dons que Dieu leur a mesurés. C'est très bien, car il faut être juste, mais nous ne nous arrêtons pas là, et, après le désir d'être impartial, s'éveille en nous le désir de plaire à nos adversaires, de faire des concessions à leurs préjugés, et d'acquérir ainsi la réputation d'esprits indépendants, qui savent s'élever au-dessus des coteries et morigéner ceux-là même qu'ils défendent. En effet, nous nous moquons trop facilement, nous autres catholiques, de nos écrivains catholiques. Nous les jetons trop cavalièrement « par dessus bord » et, quand l'occasion se présente de faire allusion à un romancier de talent, nous évitons avec soin de citer l'un des nôtres. Nous citons ceux du camp opposé, politesse que nous n'avons jamais eu l'idée d'exiger d'eux.

Ceci étant, n'y aurait-il pas intérêt à modifier cette disposition d'esprit, à nous défaire de ce respect humain, et, lorsque l'occasion s'en présente, à mettre carrément tel de nos romanciers qui le mérite sur le même pied que d'autres romanciers adoptés par la mode, bien que l'on

parle de ceux-ci infiniment plus que de ceux-là. On dira en ricanant : « Un tel, qu'est-ce que c'est que ça ? » mais il suffira de ne pas se laisser troubler, d'avoir de l'aplomb — la qualité dont les catholiques manquent le plus. Il faut *pousser* nos écrivains, puisque le monde frivole pousse les siens, et forcer ce dernier à reconnaître, par de topiques comparaisons, que le style des raillés ne fait pas si mauvaise figure que cela à côté des pages exclusivement admirées par les railleurs. Parmi les renommées qu'accueille la mode, il en est d'assez ridiculement boursoufflées pour que les parallèles aient beau jeu. Si nous savions mettre, en regard de l'amphigouri ou des métaphores tourmentées de tel auteur en l'honneur de qui sonnent toutes les trompettes de la réclame, quelques pages exquises empruntées à nos meilleurs romanciers chrétiens, beaucoup d'esprits impartiaux pourraient être frappés de la différence. Cela ne prouverait pas que la vogue se trompe toujours, mais cela prouverait qu'elle se trompe quelquefois, et que, dans ce petit coin systématiquement dédaigné où végète la littérature catholique, il se recontre de véritables perles parfaitement inconnues, auxquelles les faux joyaux et la camelote sont généralement préférés.

Savoir faire et faire savoir : telle est, dit-on, la maxime de ceux qui veulent réussir. Nous pensons que les écrivains chrétiens qui se sentent du talent, et qui éprouvent le louable désir de divertir honnêtement leurs contemporains tout en s'assurant une situation honorable dans le monde

littéraire, auraient à réaliser quelques progrès, et sur l'article « savoir faire » et sur l'article « faire savoir ». Le savoir-faire, c'est le métier, l'habileté professionnelle. Cet ensemble de qualités sans lesquelles on n'a pas le droit d'aspirer au jugement favorable des lecteurs, et qui seules, lorsqu'on obtient la vogue, la justifient. Il serait ridicule, en effet, de revendiquer des applaudissements unanimes pour des auteurs chez qui aucune valeur intrinsèque n'autorise le désir d'être connus. Avant de réclamer la gloire, la première chose est de la mériter. Quant au « faire savoir », il consiste dans un ensemble de procédés et d'allures propres à impressionner la foule indifférente, et à attirer son attention sur ces œuvres, qui, même lorsqu'elles sont admirables, échappent trop souvent à ses préoccupations accaparées d'un autre côté. Il s'agit d'*imposer* un peu, comme c'est notre droit, à ces gens qui *en imposent*, de remiser notre timidité coutumière, et, dans la mesure de nos facultés, de faire du bruit autour des bons livres comme les gens frivoles ou corrompus savent si bien en faire autour des mauvais. Chose paradoxale : c'est dans le camp de ceux qui doutent que l'on trouve le plus de ces gens dont on dit familièrement qu' « ils ne doutent de rien ». C'est dans le camp de ceux qui croient que se rencontre, en revanche, la plus forte proportion des gens qui doutent, non seulement d'eux-mêmes, ce qui est édifiant à certains points de vue, mais de leurs chefs et de leurs amis, de leur valeur collective, et des gloires

qui s'abritent silencieusement dans leur sein.

Un peu d'audace ne nous fera pas de mal, et c'est sur cette pensée que nous terminons cette courte étude. Peut-être cette exhortation systématique à la fierté, que nous adressons aux autres, fera-t-elle excuser notre propre présomption, Certes, encore une fois, tous les catholiques peuvent être sauvés sans qu'un seul des leurs devienne un homme à la mode : mais, puisqu'il est licite d'y parvenir, et que la notoriété des gens de bien n'est pas inutile aux triomphes de la religion sur la terre, nous souhaitons à beaucoup de nos écrivains, avec le talent naturel ou acquis dont on ne peut se dispenser pour jouer ce rôle, l'activité et les ressources extérieures qui seules, sur la scène trop encombrée de ce monde, peuvent les en faire investir.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 005719637b

CE Z 0659
.A9P 1908
C00 AZAMBUJA, GA POURQUOI L
ACC# 1445763